



CHOIX

# DE POÉSIES



UN MESSAGE DE LA JEUNESSE

OUVRAGE APPROUVÉ

PAR M<sup>re</sup> L'ÉVÊQUE DE NANCY ET DE TOUL

---

HUITIÈME ÉDITION

---

NANCY

NICOLAS GROSJEAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place Stanislas, 7.

PARIS

HACHETTE ET COMPAGNIE, LIBRAIRES

Boulevard Saint-Germain, 77.

1870.

Dans un gland le germe du germe  
D'êtres sans nombres et sans fin ;

Et ces mondes de créatures  
Qui, naissant et vivant de lui,  
Y puisent être et nourritures,  
Dans les siècles comme aujourd'hui ;  
Tout cela n'est qu'un gland fragile  
Qui tombe sur le roc stérile,  
Du bec de l'aigle ou du vautour ;  
Ce n'est qu'une aride poussière  
Que le vent sème en sa carrière,  
Et qu'échauffe un rayon du jour !

Et moi, je dis : Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,  
Ta sagesse et ta volonté,  
Ta vie et ta fécondité,  
Ta prévoyance et ta bonté !

Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,  
Et mon œil, dans sa masse et son éternité !

(LAMARTINE.)

---

## Le petit Savoyard.

### CHANT PREMIER.

#### LE DÉPART.

• Pauvre petit, pars pour la France ;  
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.  
On vit heureux ailleurs, ici dans la souffrance.  
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

• Tant que mon lait put te suffire,  
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis  
Heureuse et délassée en te voyant sourire,  
Jamais on n'eût osé me dire :  
Renonce aux baisers de ton fils.

• Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.  
Triste et malade, où recourir ici ?  
Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi ?  
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;  
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

• Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;  
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.  
Une mère bénit son fils en l'embrassant :  
Mon fils, qu'un baiser te bénisse !

• Vois-tu ce grand chêne là-bas ?  
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.  
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;  
Mais lui, mon fils, ne revint pas !

• Encor, s'il était là pour guider ton enfance,  
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;  
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...  
Que je vais prier Dieu pour toi !

• Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?  
Seul parmi les méchants, car il en est au monde,  
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir?...  
Oh, que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

• Mais Dieu le veut ainsi, nous devons nous soumettre ;  
Ne pleure pas en me quittant ;  
Porte au seuil des palais un visage content.  
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être?...  
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

« Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;  
Enfant, prends la marmotte et ton léger trousseau ;  
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,  
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

• Si ma force première encor m'était donnée,  
J'irais te conduisant moi-même par la main ;  
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;  
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :  
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née...

• Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :  
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,  
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne ;  
Prie et demande au riche, il donne au nom de Dieu.  
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu ! •

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,  
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer ; »  
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,  
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

## CHANT SECOND.

—  
PARIS.

• J'ai faim ; vous qui passez, daignez me secourir.  
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée.  
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,  
Et je n'ai rien pour me couvrir.

• Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,  
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.  
Donnez ; peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;  
Un petit sou me rend la vie.

• On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;  
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,  
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;  
Eh bien ! moi je suis pauvre et je vous tends la main.

• Faites-moi gagner mon salaire :  
Où me faut-il courir ? Dites : j'y volerai.  
Ma voix tremble de froid, eh bien ! je chanterai,  
Si mes chansons peuvent vous plaire.

• Il ne m'écoute pas, il fuit :  
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)  
Finir son heureuse journée ;  
Et moi je vais chercher pour y passer la nuit,  
Cette guérite abandonnée.

• Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir !  
Rendez-moi ma pauvre chaumière,  
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;  
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,  
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

• Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :  
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...  
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure  
Sans avoir rien gagné pour toi !

• Non, l'on ne meurt point à mon âge ;  
Quelque chose me dit de reprendre courage...  
Eh ! que sert d'espérer ? . . que puis-je attendre enfin ?  
J'avais une marmotte, elle est morte de faim ! •

Et faible, sur la terre, il reposait sa tête ;  
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,  
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,  
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

• Qu'il vienne à nous celui qui pleure,

Disait la voix mêlée au murmure des vents.  
L'heure du péril est notre heure ;  
Les orphelins sont nos enfants. •

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.  
Lui, docile et confus, se levait à leurs voix.  
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts  
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;  
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

### CHANT TROISIÈME.

#### LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !  
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,  
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.  
Heureux qui, sur ces bords, peut longtemps s'arrêter !  
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,  
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?  
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin  
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt, de la colline il prend l'étroit sentier :  
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,  
Et dans un sac de toile blanche  
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.  
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?  
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,  
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau  
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà. . . tels encor qu'il les a vus toujours,

Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.  
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :  
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde... Mais quoi ?  
Personne ne l'attend ! Sa chaumière est fermée !  
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;  
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »

La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,  
Sa mère, qu'un long mal, près du foyer, retient,  
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :  
« N'est-ce pas mon fils, qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :  
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,  
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir ;  
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »  
Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,  
Le voilà qui revient, ayez des jours contents :  
Vivez, je suis grandi, vous serez bien soignée,  
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,  
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait :  
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,  
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;  
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,  
Sur un grand crucifix de chêne,  
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères  
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,  
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères  
Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer que les mères implorent,  
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim ;  
Nous gardons les agneaux, et les loups les dévorent ;  
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin !  
Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?  
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;  
Elle mourrait sans toi. » L'enfant à ce discours,  
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,  
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours. »  
(GIRAUD.)

---

### La feuille du chêne.

BALLADE.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,  
En revenant de la cité prochaine,  
Mon père, un soir, me conta dans les bois.  
O mes amis, que Dieu vous garde un père,  
Le mien n'est plus. — De la terre étrangère,  
Seul, dans la nuit, et pâle de frayeur,  
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin...  
O voyageur ! ta perte est trop certaine !  
Ta femme est veuve et ton fils orphelin !  
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre,  
Mais, près de nous, vois-tu ce chêne sombre !  
Il est témoin ; au tribunal vengeur,  
Il redira la mort du voyageur. »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.